

2

Derrière nous, des touristes râlent. Je me retourne. Occupée à fouiller dans son sac, ma cousine ne voit pas l'homme arriver. Il se faufile dans la queue, passe devant tout le monde, bouscule Rosalie. Aussitôt, elle se rattrape à mon bras. Je la soutiens du mieux que je peux en toisant l'homme qui prend notre place au guichet.

Ma cousine, ce n'est pas le genre à se laisser faire. Elle lui lance :

– Hey, maudit niaiseux!

L'homme n'en a rien à faire. Il est habillé de sombre, porte des chaussures marron clair, presque orange. Grand et carré des épaules, il en impose. Je fais signe à ma cousine de se calmer tandis que, devant nous, l'homme sort de sa poche un billet de vingt euros tout froissé. Il le pose à la caisse, prend le ticket, oublie la monnaie et file vers les ascenseurs. Là aussi, il dépasse les gens qui font la queue. Mais les touristes, déjà bien entassés dans la cabine, le repoussent. Il est obligé d'emprunter les escaliers.

Agacée, Rosalie arrange ses cheveux, rajuste sa veste et s'exclame :

– C'est qui, c'colon? Si je le retrouve, il va avoir affaire à moi!

Autour de nous, les gens ont vu la scène, ils s'indignent. Mais ils ont avant tout envie de visiter la tour et nous pressent de payer. C'est ce que nous faisons. Puis nous nous dirigeons vers les ascenseurs. Pendant que nous montons, nous entendons à nouveau les sirènes de la police. Bloqué à l'intérieur de la cabine, j'aimerais bien voir ce qui se passe. Hélas, nous sommes serrés comme des sardines. Entre deux touristes, je peux juste apercevoir les poutrelles et un bout de ciel gris. Dès

que le liftier arrête l'ascenseur au premier étage, nous sortons à l'air libre. Je me demande si l'homme qui nous a bousculés est toujours dans la tour. Je m'approche du plancher de verre central. C'est super impressionnant, tout ce vide sous mes pieds. Vus d'en haut, les gens sont aussi grands que des Playmobil. Et si la police recherchait cet homme? J'écoute. Le son de la sirène s'éloigne tandis que Rosalie me tire par la manche. Elle désigne du doigt les quatre énormes piliers et me demande :

– Hey, Nino, tu sais-tu comment ça fonctionne, les ascenseurs?

Aucune idée. Alors ma cousine m'explique le mécanisme, un ensemble

de pistons à eau et de poulies. Elle me raconte combien ces ingénieurs du XIX^e siècle étaient super fun. Très vite, des touristes s'agglutinent autour d'elle. Sans doute la prennent-ils pour une guide. Certains lui demandent si la tour ne risque pas de s'enfoncer dans le sol ou même de tomber. Rosalie leur dit que ce monument pèse aussi lourd qu'un immeuble de trois ou quatre étages. Faudrait que le vent souffle drôlement fort pour faire pencher toute la structure métallique. Le poids est bien réparti sur quatre solides piliers.

Tandis que les gens lui posent des questions, je m'écarte un peu du groupe et cherche l'homme parmi les touristes

qui admirent le paysage, appuyés à la rambarde. Il n'y est pas. Je m'approche de la cage d'escalier. Des tas de visiteurs montent ou descendent en faisant claquer le métal sous leurs semelles. Mais l'homme n'est toujours pas là. Discrètement, je reviens près de ma cuisine. Puis nous prenons l'ascenseur pour le deuxième étage.

Là-haut, l'air fouette nos visages, nos cheveux volent devant nos yeux. Tandis que Rosalie cherche à repérer notre immeuble, je m'approche d'une des longues-vues. Je glisse une pièce dans la fente et j'observe les alentours du Champs-de-Mars. Au bout d'un moment, je m'arrête sur la silhouette d'un homme

très grand et costaud. Il porte des chaussures orange. C'est lui ! D'un pas tranquille, celui qui nous a bousculés traverse l'esplanade, s'engage dans une rue, se mêle aux passants et devient un piéton comme un autre.

3

Le lendemain, c'est samedi. À la maison, tout le monde prend le temps de petit-déjeuner et de traîner en savourant de délicieuses chouquettes que papounet est allé chercher. Rosalie raconte notre visite à la tour Eiffel. Aussitôt, papa ne peut s'empêcher de s'en mêler :

– Ce n'est pas Gustave Eiffel qui a imaginé la tour, nous raconte-t-il, mais

deux ingénieurs qui s'appelaient Nougier et Koechlin. Au début, Eiffel n'était pas trop emballé par ce que ces deux bons-hommes avaient dessiné, puis il a réfléchi. Il s'est quand même dit que ce truc en fer, ça avait de l'allure et que ça impressionnerait les visiteurs de l'Exposition universelle de 1889. Alors, hop ! il a acheté le brevet de la tour et l'a fait construire. S'il n'avait pas changé d'avis, la tour Eiffel s'appellerait la tour Nougier et Koechlin. Pas terrible ! s'exclame-t-il en saisissant une chouquette.

Face à nos airs épatés, papa jubile. Alors, il continue :

– Et savez-vous, les enfants, qu'à l'époque les habitants du Champ-de-Mars

avaient peur qu'elle ne leur tombe sur la tête et que certains artistes la trouvaient si moche, cette tour, qu'ils voulaient qu'on la détruise ? Cela aurait été dommage. Imaginez Paris sans la tour Eiffel ! Remarquez, au début, elle avait de quoi choquer. Savez-vous de quelle couleur elle était ?

Elle était rouge. Je le sais. Mais ça fait tellement plaisir à papouner de nous l'apprendre que je ne donne pas la réponse.

Un peu plus tard, quand nous avons fini de petit-déjeuner, je vais dans ma chambre. Rosalie me rejoint au bout de dix minutes. Elle tient sa veste d'une main et un petit flacon de l'autre.

17

– Nino, j'ai trouvé ça dans la poche de ma veste. Ce serait pas à toi ?

Je prends l'objet dans ma main. On dirait une bouteille de vernis à ongles transparent. Je dévisse le bouchon et renifle. Je connais cette odeur, je l'ai déjà sentie. Mais impossible de dire où et quand. Je renifle encore. Non, je ne vois pas. Je finis par répondre :

– Ce n'est pas à moi. C'est bizarre que ça se soit trouvé dans ta poche.

– C'est un mystère, répond-elle d'un air songeur.

Puis elle change de sujet et me lance :

– Pis, Nino, on fait quoi demain ? J'irais bien faire une balade sur la Seine, moi. Ça te tente-tu ?

4

Dimanche matin, Rosalie et moi, nous empruntons le bateau-bus. Ici, pas d'odeurs de pots d'échappement. On croise des vedettes et des péniches, on entend des mouettes brailler au-dessus de nos têtes. Assis à côté de moi, un homme lit le journal. Je trouve ça curieux de ne pas s'intéresser à ce qu'on peut voir quand on

19

est à bord. L'île de la Cité, le Louvre, les Tuileries, le Grand et le Petit Palais par exemple, je trouve ça magnifique. Mon voisin est absorbé par sa lecture. Je ne tarde pas à en faire autant. À la une, un énorme titre s'étale :

LE GANG DES FAUSSES MOUSTACHES
A ENCORE FRAPPÉ.

Pendant que, avec son smartphone, Rosalie photographie les monuments de Paris, j'en profite. Je me penche. Je lis l'article.

Dans le septième arrondissement de la capitale, tout près de la tour Eiffel, une bijouterie a été cambriolée vendredi. Les deux voleurs ont pris la fuite avec un butin composé de bijoux

20

uniques et d'un diamant bleu de près de quinze carats. D'après la police, ce braquage est l'œuvre de voleurs faisant partie du célèbre « Gang des fausses moustaches ». À l'heure où nous écrivons cet article, un seul suspect a été arrêté. Il était en possession des bijoux, mais pas du diamant bleu.

L'article est illustré avec une photo de la pierre précieuse, grosse comme un de ces bonbons à la menthe que maman nous donne en voiture quand mes sœurs et moi avons mal au cœur. Au fil de notre balade en bateau-bus, je réfléchis à ce qui nous est arrivé vendredi alors que nous visitons la tour. Et si l'homme qui a bousculé Rosalie était le deuxième voleur

du « Gang des fausses moustaches » ? Visiblement, il avait envie d'éviter quelque chose ou quelqu'un. Si son but était de fuir, il avait réussi, la police ne l'avait pas arrêté. Tandis que nous approchons de l'arrêt *Tour Eiffel*, je me creuse encore un peu la tête. Et s'il avait caché le diamant bleu quelque part dans la tour ? Oui, mais où ? Ce monument mesure plus de trois cents mètres, des milliers de poutres métalliques le constituent, des millions de touristes viennent le visiter. C'est un peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Pourtant, je me dis que ça vaut la peine d'essayer. Aussitôt, je propose à ma cousine d'y retourner.

– Mais on y est allés avant-hier, Nino !

Qu'est-ce que tu veux encore aller faire là-bas ?

Je lui raconte ce que j'ai lu. Enfin, je lui avoue ce que j'imagine : l'homme qui nous a bousculés a caché le diamant dans la tour.

– Et si on allait voir la police ? Suis responsable de toi, c'est c'qu'a dit ta mère. J'veux pas me chicaner avec elle.

Je rassure très vite Rosalie. Je lui dis qu'il n'y a aucune raison de se chicaner avec mes parents, nous ne courons aucun risque. Le cambrioleur ne doit pas être dans le coin et, même s'il y était, des agents de sécurité veillent sur les visiteurs. Elle est à deux doigts d'accepter. Alors, j'insiste :

– Je veux juste vérifier mon idée et en plus ça me ferait trop plaisir d'y retourner !

Il faudrait quand même se dépêcher parce que le bateau accoste au pied de la tour Eiffel. Ma cousine se lève et me dit :

– OK, on y va. Mais je te demande de toujours rester près de moi.

Puis, tandis que nous descendons du bateau, elle se pose la même question que moi :

– Explique-moi, Nino, comment comptes-tu t'y prendre pour trouver quelque chose d'aussi petit dans un monument aussi haut ?

Sincèrement ? Je n'en sais rien. Nous verrons bien sur place.

5

Dès que nous avons nos billets, nous filons dans un ascenseur. Je propose de commencer les recherches par le sommet. Arrivés au deuxième, nous empruntons une autre cabine plus petite jusqu'au troisième. En montant, nous apercevons des tas de petites pyramides blanches collées au cœur des poutres métalliques.

25

– Ce sont les vingt mille ampoules qui s'illuminent le soir, nous apprend le liftier. La tour scintille grâce à elles!

Je me dis que Rosalie va me faire un cours sur l'électricité, mais non. Elle admire en silence. Au troisième étage, le vent souffle très fort. Je ferme mon blouson. Normalement, on peut voir jusqu'à quatre-vingt-cinq kilomètres à la ronde, mais aujourd'hui de gros nuages sombres bouchent l'horizon. À cet étage se trouve l'appartement qu'avait occupé monsieur Eiffel.

– Tu sais que, à l'époque de la construction, l'appartement était beaucoup plus grand? me dit Rosalie. On pouvait y habiter. Mais Gustave Eiffel,

26

lui, préférait y travailler. C'était cool, non?

Ça, c'est sûr. Avoir un bureau dans le ciel, c'est la classe. Au travers des vitres, nous apercevons une petite pièce. À l'intérieur se trouvent trois statues de cire qui représentent monsieur Eiffel, Thomas Edison, l'inventeur du phonographe, qui était venu faire une petite visite à son ami Gustave, et une jeune femme qui tient un éventail. Rosalie m'apprend qu'il s'agit de Claire, la fille aînée d'Eiffel. Tous les trois sont installés dans un décor du XIX^e siècle. Je me dis que le voleur aurait pu y cacher quelque chose. Aussitôt, je demande à une hôtesse:

– On peut entrer dans cette pièce?

27

– Pas du tout. Personne n'y a accès. On ne touche qu'avec les yeux.

Dès que l'hôtesse est partie, je glisse à l'oreille de Rosalie:

– Il faut chercher ailleurs. On va descendre les deux autres étages à pied.

Rosalie lève les yeux au ciel. Poussés par le vent, les nuages filent. Quand nous descendons au deuxième étage, son regard tombe sur un panneau où il est écrit qu'il est interdit d'emprunter les escaliers en cas de pluie.

– OK, on y va. Mais à une condition... me dit ma cousine.

– Laquelle?

– C'est big, cette affaire-là. Alors, s'il mouille, on se réfugie au premier étage.

6

J'accepte. Nous entamons aussitôt la descente des escaliers. Ce n'est pas le moment de laisser passer un détail. Je me concentre. J'observe les poutres parsemées de rivets. Le vent s'engouffre entre les barres de métal, siffle, fait gonfler mon blouson. Nous venons de descendre une vingtaine de marches, quand une goutte s'écrase sur ma joue.

29

Rosalie me rejoint et me presse de descendre. Pas question de renoncer. Même si l'eau dégouline le long des poutrelles, même si le vent rabat la pluie sur nos visages, je veux continuer de chercher. Je m'apprête à rassurer ma cousine en lui disant que nous allons arriver au premier étage quand, derrière nous, des pas claquent sur les marches. Je me retourne. Une longue silhouette se détache sur le ciel sombre. Autour de sa tête, ses cheveux volent. L'homme qui fonce vers nous porte des chaussures orange. Il veut nous dépasser, mais je ne le laisse pas faire. Je me dépêche. Je dévale les escaliers tout en tenant la rampe. Rosalie me crie de ralentir, mais

31

– Nino, il mouille. Il faut descendre se mettre à l'abri, me dit aussitôt ma cousine.

– Ce n'est rien, juste une petite pluie, Rosalie. Ne t'inquiète pas.

J'examine le moindre détail. Tout ce marron finit par me démoraliser. Comment cacher quelque chose dans cette ferraille ? Sous nos pas, le métal résonne. En bas, les touristes ont ouvert des parapluies, certains filent se mettre à l'abri de l'averse. Ma cousine s'écrie :

– C'est de la folie, Nino, qu'est-ce que tu veux que nous trouvions icitte ? Personne n'est aussi débile que nous pour rester dans les escaliers quand il mouille. Dépêche !

30

c'est impossible. Dès que j'arrive sur la plateforme, je tombe sur un agent de sécurité. Je sais qu'il va râler parce qu'il est interdit d'emprunter les escaliers sous la pluie. Mais je ne lui laisse pas le temps de parler. Je désigne l'homme et lance :

– Au secours ! Arrêtez ce monsieur !

L'agent fronce les sourcils, puis s'approche du type qui fait une tête de plus que lui et demande :

– Qu'est-ce qui se passe ici ? Il y a un problème avec ces jeunes gens ?

– Mais non, dit celui qui nous suivait, en passant une main dans ses cheveux mouillés. Je ne vois pas de quoi parle ce garçon. J'étais dans les escaliers et

32

j'ai bien vu qu'il ne fallait pas traîner.
J'aurais dû me méfier du temps.

Sans hésiter, je rétorque :

– Il ment. Je sais qu'il a caché quelque chose dans la tour vendredi, il est venu le récupérer.

En même temps que je parle, je me dis que si ce que j'avance n'est pas vrai, je vais passer un sale quart d'heure. Je vois bien que l'agent de sécurité doute quand Rosalie, qui nous a rejoints, intervient :

– Ben oui ! Mon cousin a raison, monsieur l'agent. J'reconnais cet homme. Je m'en souviens maintenant. C'est lui qui m'a bousculée vendredi.

Puis, tout en montrant du doigt les chaussures ringardes de l'homme, elle a une petite moue moqueuse et ajoute :

– Il portait les mêmes souliers quétaines.

7

L'agent de la sécurité se recule de quelques centimètres pour observer les chaussures orange.

L'homme essaie de filer.

– Hé ! pas si vite, monsieur ! Où allez-vous comme ça ? lui dit l'agent en saisissant son bras.

– Mais prendre l'ascenseur, on m'attend en bas !

L'homme a parlé trop vite. On voit bien qu'il a envie de prendre ses jambes à son cou. Je sens que l'agent a un tout petit doute sur sa sincérité. Il n'a visiblement pas l'intention de le lâcher. C'est ma chance, je me lance :

– Cet homme fait partie du Gang des fausses moustaches. Il a volé un diamant bleu vendredi dans une bijouterie du quartier. Vous avez déjà entendu parler de ce vol, non ?

– Oui, bien sûr. Qui n'est pas au courant ? Mais comment peux-tu affirmer une chose pareille ?

Aussitôt, je prends un air sérieux et demande à Rosalie :

– Tu as toujours le flacon, s'il te plaît ?

Ma cousine sort de sa poche la petite bouteille. Après l'avoir reniflée, j'avais fini par me rappeler où et quand j'avais senti cette odeur. C'était à la fête de l'école, le jour où on m'avait collé une longue barbe grise pour jouer le rôle d'un grand-père. À côté de l'agent, l'homme, le regard noir, observe autour de lui. Sans le quitter des yeux, j'explique :

– Ce flacon contient de la colle à postiche. Cet homme l'a glissé dans la poche de la veste de ma cousine vendredi, quand nous faisons la queue pour monter. Pensant que la police pouvait le rattraper, il s'est débarrassé de cet indice. Puis il a filé dans les escaliers.

– Et pourquoi reviendrait-il aujourd'hui, mon garçon ?

– Pour récupérer le diamant qu'il a caché quelque part dans la tour.

L'agent se gratte la tête, prend un air amusé et me dit :

– C'est dans les bandes dessinées qu'on lit ce genre d'aventures ?

Je vois bien qu'il se moque de moi. Bien sûr, il ne sait pas à qui il a affaire¹. Heureusement, Rosalie me soutient :

– Mon cousin n'invente rien, monsieur. Je vous le dis, cet homme a glissé ce flacon dans la poche de ma veste

1. Nino a déjà enquêté autour du monument à Charles Perrault aux Tuileries (Paris), d'un tableau de Picasso, d'un plat de l'époque de François I^{er} et aussi sur une fouille archéologique en Ariège.

vendredi, pendant que nous faisons la file.

Rosalie, on l'écoute tout de suite. Comprenant que la situation n'est pas à son avantage, l'homme essaie de s'infiltrer dans un groupe de touristes qui se dirige vers les ascenseurs.

– Hé, monsieur ! On se calme lui ordonne l'agent en le rattrapant. Et vous, les jeunes, si ce que vous dites est vrai, savez-vous où il est caché, ce diamant ?

Je sens bien qu'il va me falloir faire une super proposition. Je me lance :

– Je pense qu'il l'a dissimulé entre le deuxième étage et le premier. À mon avis, il vient de le récupérer, il s'apprêtait

à fuir. S'il vous plaît, monsieur l'agent, fouillez-le !

– Je ne peux pas, mon garçon, pour ça il faut appeler la police.

Je change de stratégie. Je lui suggère :

– Il ne pleut plus. Demandez à un de vos collègues de m'accompagner, je suis certain que nous allons trouver sa cachette.

On ne peut pas dire que l'agent soit fan de ma proposition. Pourquoi croirait-il un garçon de onze ans ? Une fois de plus, Rosalie vient à ma rescousse. Elle tend son smartphone à l'agent, lui fait lire un article sur le « Gang des fausses moustaches » et lui montre la photo du diamant. Cette fois, il fait signe à un de ses collègues.

8

Suivis du deuxième agent de sécurité, nous montons les marches entre le premier étage et le deuxième. Ma cousine, qui ne me quitte pas d'une semelle, s'approche de moi et me glisse à l'oreille :

– Hey, Nino, comment le sais-tu que cet homme a caché le diamant entre le premier et le deuxième étage ?

41

– Peu de chances qu'il l'ait dissimulé au troisième. Il y a beaucoup de touristes sur la plateforme, on n'y accède que par un ascenseur. Et puis, il est impossible de pénétrer dans l'appartement de Gustave Eiffel. Tout à l'heure, l'homme descendait du deuxième étage vers le premier. Il était pressé. À mon avis, ce n'était pas parce qu'il pleuvait, mais bien parce qu'il avait récupéré ce qu'il cherchait.

Rosalie hoche la tête. Voyant que j'examine tout le métal qui nous entoure, elle finit par me demander :

– Tu sais-tu ce qu'on cherche exactement ?

– Nous cherchons une cachette. Rosalie et vous, Monsieur, si vous pouviez

42

nous aider, ce serait super. Observez bien tout ce qu'il y a autour de nous. Regardez à droite, je regarde à gauche.

Ma cousine et l'agent de sécurité s'exécutent. Nous montons lentement en inspectant toutes les poutres. Chercher un endroit où l'on peut cacher un objet gros comme un petit œuf de Pâques parmi des tonnes de métal, c'est un peu mission impossible. Je commence à douter, quand quelque chose attire mon attention. Sur une poutre, pile au niveau de mes yeux, la peinture est écaillée, alors que partout le métal est d'un marron uni. Je touche le rivet. Il n'est pas vissé mais seulement posé. Je le retire. Tout autour, ainsi que dans le trou, des éclats

43

de peinture apparaissent. Certains sont bruns, d'autres rouges. J'appelle l'agent :

– Regardez ! C'est ici.

– Mais comment as-tu ôté le rivet ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai ôté. L'homme qui est avec votre collègue a dû remarquer qu'un rivet ne tenait pas bien. Il a mis le diamant au fond, puis il a remis la pièce de métal en place et voilà !

L'agent sort son téléphone et appelle la police. Quelques instants plus tard, des policiers arrivent et arrêtent le voleur.

– Vous aviez raison, nous raconte l'agent, après que le commissaire Plutard a fouillé l'homme. Le cambrioleur avait bien le diamant sur lui. Bravo, jeune homme !

44

Puis, tandis que, sous les yeux des touristes, les policiers conduisent le voleur au fourgon qui attend en bas, ma cousine s'exclame :

– Hey, Nino ! Tu peux-tu m'expliquer ? Comment tu as repéré ce rivet ? Il y en a des milliers...

– Rosalie, tu te souviens de ce qu'a dit mon père au sujet de la tour Eiffel quand nous prenions le petit déjeuner ? Quelle était sa couleur d'origine ?

– Elle était rouge.

– Puis elle a été peinte avec d'autres couleurs. Autour du rivet, la peinture était écaillée. J'ai vu qu'il y avait des éclats de plusieurs teintes. Ça a attiré mon attention. Il avait dû être dévissé.

– T'es trop bon, toi ! Tu sais que tu pourrais faire enquêteur ! me dit ma cousine, tandis que nous entrons dans un des ascenseurs.

Puis, pendant que nous descendons, elle ajoute :

– Si tu veux, tu viens me voir cet été, je te montrerai des tas de choses au Québec. Tu vas adorer ! Mais en attendant, mon p'tit pitou, fais-moi visiter d'autres monuments de Paris !

Note de l'auteur : Depuis sa construction, la tour Eiffel a été peinte dix-huit fois, de plusieurs couleurs : rouge, jaune, brun et marron. En tout, plus de soixante tonnes de peinture la recouvrent. Aujourd'hui, elle est toujours marron, mais pas du même marron pour chaque étage. La teinte du premier niveau est la plus claire. Celle du deuxième étage est un peu plus foncée, et le troisième est peint dans le marron le plus sombre. Ainsi, vue de loin, la tour paraît uniforme.